This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

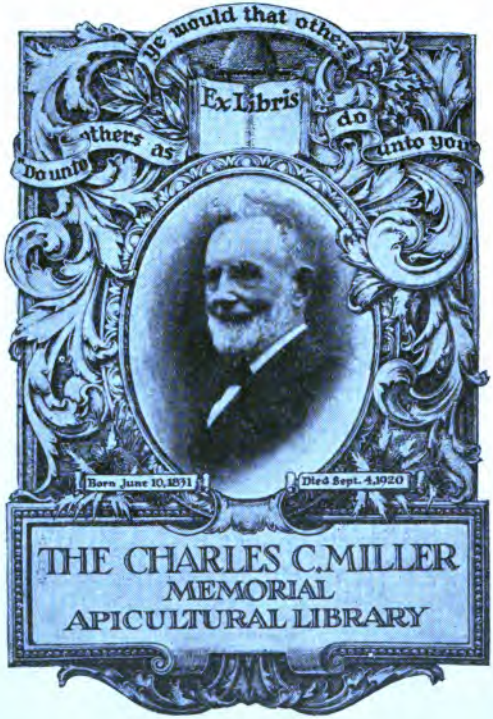
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Ye would that others do unto you
Do unto others as unto you
Ex Libris
Born June 10, 1851
Died Sept. 4, 1920
THE CHARLES C. MILLER
MEMORIAL
APICULTURAL LIBRARY

Hommage de l'auteur
M. Cauquiau

This volume is a part of the original library of
Mr. J. Prieur.

# SILHOUETTES APICOLES

## DU MÊME AUTEUR

---

**L'Apiculture en France au Commencement du XX^e^ Siècle** — Prix : **3** fr. Franco **3** fr. **50**.

---

**Le Miel ! Le Miel !! Le Miel !!!** Prix **30** cent. franco.

---

# Le Miel

**JOURNAL MENSUEL D'APICULTURE**

Prix : **2** fr. **50** par an

---

Maurice COUQUAUX

# Silhouettes

## Apicoles

Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
(Virgile, Géorgiques)

PARIS
CHAMUEL ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE SAVOIE, 5

—

1901

370965
MAY 15 1931
RTYMB
C8326
S
1901

# AVANT-PROPOS

---

— Vous êtes apiculteur ?

— *Oui, Monsieur.*

— Vous possédez de nombreuses ruches ?

— *Quelques-unes seulement.*

— Vous récoltez beaucoup de miel ?

— *Un peu.*

— Ce miel, le vendez-vous facilement ?

— *Très difficilement, et à vil prix.*

— Si le miel se vend avec peine et sans rémunération, il n'est donc pas encourageant de cultiver l'abeille ?

— *Pas du tout, les années sont mauvaises et le placement du miel devient très aléatoire.*

— J'avais envie d'essayer ce genre d'industrie... Je vois, d'après ce que vous me dites, qu'il est préférable de n'y pas songer.

— *Je crois que vous ferez bien d'abandonner vos projets.*

— Mais vous qui prétendez être si mal récompensé de vos peines, comment se fait-il que vous n'ayez pas renoncé depuis longtemps à l'apiculture, car je crois savoir qu'il y a déjà quelque quinze ans que vous vous adonnez à cette culture que l'on dit d'ailleurs fort intéressante.

— *C'est vrai, mais l'abeille est pour moi plutôt une affaire de délassement que de rapport.*

— Avec la quantité de ruches que j'aperçois dans votre rucher, vous avez dû pourtant récolter de temps à autre quelques kilos de miel... Ce miel, qu'en avez-vous donc fait ?

— *On en a consommé à la maison, et on en a bien vendu par ci, par là, quelques livres... Mais, je vous le répète, la vente du miel devient chaque jour plus difficile.*

— Ce miel que vous récoltez vous l'allez sans nul doute présenter sur les marchés voisins; vous l'offrez à l'occasion aux négociants des environs susceptibles, de par leur profession et leur situation favorable, de vous l'acheter; vous êtes certainement au courant des offres et des demandes de miel insérées dans les journaux apicoles ?

— *Ceux qui en veulent viennent eux-mêmes le chercher chez nous... Nous ne nous dérangeons point pour si peu car les frais auraient tôt fait de dépasser les bénéfices.*

— Merci... Je suis fixé !... Je m'explique maintenant la cause de la mévente de votre miel !

. . . . . .

Que de confrères les Apiculteurs qui nous lisent n'ont-ils pas reconnu dans le dialogue précédent ?

On se plaint, on se lamente... et, qu'a-t-on fait pour justifier toutes ces doléances ?... Rien... absolument rien.

Si... pardon, excuse... on fait quelque chose... on continue à gémir de plus fort en plus fort. Et voilà !

La cause qui aurait pour effet de porter une grave atteinte à l'apiculture n'est autre évidemment qu'une mévente prolongée des miels, puisqu'il ne s'agit pas seulement de produire, encore faut-il écouler ses produits. Certes, l'apiculteur se heurte à bien des obstacles quand il s'agit du placement de son miel dont il n'obtient pas toujours un prix satisfaisant, mais ce qui est très curieux c'est que, sur cent apiculteurs qui se plaignent des cours trop réduits du miel, il y en a assurément les deux tiers qui manifestent leur mécontentement et leurs regrets avant d'avoir tenté la moindre mise en vente d'un seul kilo de miel.

Pour nous, la cause principalement nuisible à l'apiculture réside surtout dans la conduite de ceux qui se livrent inconsidérément à la culture de l'abeille... de ceux qui, se disant apiculteurs, ne vivent en rien de la vie de l'apiculteur... de ceux enfin qui, tout en voulant *se servir* d'une industrie aussi captivante que lucrative, affectent un certain dédain vis à vis des éléments qui la composent et se font comme un scrupule de la *servir*.

Puisqu'il nous a été donné, dans nos excursions et nos cor-

respondances apicoles, de voir, d'entendre et de lire beaucoup de choses, nous allons donc parler à notre aise de ce que *trop souvent* nous avons vu, et, *à regret*, voyons encore tous les jours.

*Puissions-nous des tableaux, pris sur le vif, qui vont passer sous les yeux de nos lecteurs, retirer un enseignement conforme à nos intérêts.*

. . . . . .

# I

Jacques *Hapicolas* est un homme de 41 ans, marié et père de trois enfants dont l'aîné, un garçon, approche de sa seizième année. Sans être riche, notre homme occupe actuellement cette situation de modeste aisance à l'aide de laquelle, à la campagne, se trouve bientôt mis en relief le cultivateur travailleur, honnête et passablement intelligent qui s'adonne sérieusement à l'exploitation des terres patrimoniales.

Aussi, depuis quelques années, malgré sa réputation d'homme un peu trop près du sien, comme on dit en langage rural, Jacques Hapicolas fait partie du Conseil municipal de sa commune, et, heureusement secondé par les efforts d'une épouse douée à la fois des qualités d'une bonne ménagère et d'une excellente mère de famille, il voit ses affaires prospérer au gré de ses désirs.

Cependant, comme nous venons de le faire remarquer, il n'est pas de petits bénéfices qui ne soient avidement recherchés par Jacques, car s'il n'est pas un avare, dans toute l'acception du mot, du moins est-il affligé d'un penchant un peu trop prononcé pour tout ce qui est

capable de grossir *gratuitement* son escarcelle. — Nous ne conseillerons certainement pas au pauvre d'aller tendre la main à sa porte, car jamais les voisins ne l'ont vu pratiquer la moindre aumône, et... mais, s'il a des défauts, empressons-nous d'ajouter qu'il possède en revanche quelques qualités.

Un beau jour donc, se trouvant à la foire de X..., Jacques aperçoit un groupe d'hommes dont la conversation semblait très animée. S'approcher furtivement dans l'espoir de recueillir *gratuitement* quelque nouvelle profitable à ses intérêts ne fut pour lui que l'affaire d'un instant, et, comme pour tout individu à qui sourit la chance, sa curiosité ne tarda pas à être satisfaite.

Il commence par se dissimuler derrière la foule des passants, puis feignant d'attendre quelqu'un en interrogeant l'horizon du côté opposé, il écoute... Tout d'abord il ne comprend pas le sens des paroles échangées entre les membres du groupe, et ses oreilles, pourtant bien grandes ouvertes, ne parviennent pas à saisir la véritable signification de certaines locutions étranges.

Dans le feu de leur entretien, les braves apiculteurs assemblés, car ce sont des apiculteurs de la contrée, ne s'aperçoivent pas du mouvement indiscret de notre curieux qui, fort intrigué, se rapproche encore d'eux, mais en leur tournant toujours le dos et en continuant à plonger ses regards dans une direction contraire. Le ton de la conversation devient de plus en plus enthousiaste, et nos amis des abeilles finissent enfin par faire connaître à leur solliciteur silencieux le sujet auquel, par leur vif langage, ils semblent attacher une importance considérable.

— Ils parlent d'abeilles, se dit Jacques en lui-même... Écoutons attentivement.

Justement, il était question des récoltes de l'année, chacun témoignait hautement sa satisfaction et formait pour l'avenir les plus souriants projets. Nous laissons à penser à nos lecteurs quel ne fut pas l'étonnement d'Hapicolas, quand il entendit sortir de la bouche de ces apiculteurs l'énumération détaillée du produit de chacune de leurs meilleures ruchées dont ils comptaient par centaines et par mille les livres de miel récoltées, car la région, où se passent les faits que nous rapportons, est une des plus avantageuses de France, en raison des nombreuse plaines de sainfoin et autres plantes mellifères qui y croissent abondamment.

Soudain, rapide comme l'éclair, une pensée traverse le cerveau de Jacques, et ses lèvres, encore agitées sous l'impression d'un profond ébahissement, laissent échapper ces mots : *des abeilles !*

Des abeilles !... Ces deux mots en disent long pour lui, car à ce moment il semble plongé dans un rêve où il voit passer sur sa tête un essaim bourdonnant qui vient déposer à ses pieds l'hommage d'un riche butin.

Désormais sous l'empire de cette vision lumineuse dont les rayons viennent se répandre dans sa tête comme autant de pensées présentement confuses mais qui n'en font pas moins battre son cœur ému, Hapicolas s'avance, cette fois sans hésiter, près du groupe afin de ne laisser échapper aucune des dernières paroles de nos apiculteurs alors sur le point de se séparer ; son attention redouble, il écoute toujours sans proférer la moindre parole, sans faire le moindre geste, puis seul, immobile au milieu du chemin, il attend que le son de leurs voix qui s'éloignent ait cessé de parvenir jusqu'à lui.

Il fait quelques pas pour s'élancer à leur suite, mais il s'arrête subitement comme retenu par une force invisible.

Que se passe-t-il donc en cet homme planté comme une statue sur la voie publique, à quoi songe-t-il, quelle peut être son intention?... En toute autre circonstance son attitude eût certainement paru étrange, mais un soir de foire, la foule, impatiente de hâter l'heure du départ, passe et repasse indifférente aux détails de la rue.

On trouvera sans doute extraordinaire que, dans son ignorance fortuitement éclairée, Jacques n'ait pas trouvé une seule parole interrogatrice à placer auprès de ces braves apiculteurs dont la franche expansion venait de lui révéler des choses intéressantes. Point du tout, car supposer un tel acte de la part de notre homme serait bien mal connaître le caractère notoirement dissimulateur de l'égoïste. Parler, interroger, c'eût été mettre des soupçons en éveil, faire retentir peut-être jusque dans son voisinage l'écho de ses projets; en un mot, prononcer la moindre parole eût infailliblement trahi le secret qu'il vient de découvrir et qu'il considère désormais comme intangible!

. . . . . .

Le jour est maintenant à son déclin et déjà le crépuscule, avant-coureur de la nuit, menace de son ombre la terre quelques instants auparavant souriante sous la douce influence des derniers rayons encore tièdes du soleil d'automne,... un homme, le front baissé et en proie à une vive préoccupation, franchit d'un pas précipité l'espace qui sépare les deux communes de X... et de Z...

Ce voyageur n'est autre qu'Hapicolas qui, en ce moment, ne peut contenir sa joie à la vue de sa maison dont la silhouette se dessine à travers l'obscurité toujours croissante. Chaque mot, chaque phrase échappés de la conversation à laquelle il a assisté lui reviennent à la mémoire, mais, de tout cet entretien dont il ne parvient pas à éclaircir tous les détails, une chose capitale l'a frappé : c'est que la culture

de l'abeille peut lui être de quelque rapport. L'abeille, une fois installée dans une loge quelconque, subvient elle-même à ses besoins et n'est d'aucune dépense pour son propriétaire, qui jouit intégralement d'un bénéfice net provenant de la vente du miel dont la production ne lui a rien coûté.

Quelle découverte!... Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt?...

Cependant il a entendu et fort bien compris qu'il faut absolument loger les abeilles dans des ruches très grandes et d'un système nouveau et perfectionné, si l'on veut obtenir des rendements de beaucoup supérieurs à ceux des ruches vulgaires en paille ou en bois que l'on rencontre, dans bon nombre de vergers, reléguées dans un coin et pour ainsi dire abandonnées.

Ces ruches d'antique usage, il les sait pieusement conservées par leur propriétaire plutôt par esprit de superstition que par velléité de lucre, car, d'après certains préjugés, il faut bien se garder de détruire les abeilles, cela porte malheur — on ne doit pas y toucher car, si elles viennent à succomber, on s'estime heureux de n'avoir pas à regretter d'avoir pu être l'auteur, même involontaire, de leur mort. De plus, ces ruches, quand elles échappent au trépas, ne produisent généralement aucun miel, c'est pourquoi, en présence de tant de considérations peu encourageantes, Jacques n'a jamais eu l'idée de se livrer à l'élevage de l'abeille.

Actuellement son opinion est toute autre, car, s'il n'en a pas entendu long à la foire de X..., il en a entendu assez pour se convaincre que, tout aussi bien que les autres, il peut, *avec des abeilles*, et sans obérer son budget, ajouter aux ressources ordinaires de la maison un petit regain... qui sait!..... qui n'est certes pas à dédaigner.

Il en était là de ses réflexions, quand machinalement il pose sa

main sur le loquet de la porte de son logis qui s'ouvre, en laissant échapper au dehors le fumet alléchant d'une maîtresse soupe qui l'attend.

Il entre... le visage souriant, et pénétré de la plus intime conviction que la culture de l'abeille sera pour lui une source importante de revenu, en ce sens qu'à l'encontre des autres travaux de la ferme, elle n'exige ni ennuis, ni sacrifice pécuniaire.

Illusion !

## II

A peine Hapicolas a-t-il franchi le seuil du foyer domestique que son premier soin est de barrer solidement derrière lui la porte à double verrou, et ce, non sans avoir préalablement jeté à l'extérieur un regard inquisiteur afin de se bien assurer qu'aucune oreille indiscrète ne se trouve près de là pour capter le secret qu'il va confier aux siens.

Le vent souffle au dehors avec violence, et la pluie, qui tout à l'heure tombait goutte à goutte, sans que notre homme entièrement absorbé dans ses réflexions s'en fût aperçu, s'abat sur la terre comme un véritable déluge... autant de circonstances favorables au mystérieux isolement dont la maison de Jacques se réclame pour l'instant.

Il s'assied à table, sans avoir prononcé une seule parole, et, de leur côté, sa femme et ses enfants, pressentant dans son allure insolite quelque chose de nouveau, se gardent bien de troubler son silence éloquent dont la rupture prochaine ne peut manquer de leur apprendre le motif de sa grande préoccupation ; aussi ménagent-ils leurs interrogations avec d'autant plus de patience que le

sourire de bon augure, qui fait plisser les lèvres du voyageur, leur inspire pleine confiance et semble leur indiquer suffisamment que ce qu'il a à leur communiquer doit leur être agréable.

Leur attente en effet est de courte durée, car à peine a-t-il avalé quelques cuillerées de soupe, que, reprenant un à un les détails de la conversation du tantôt, Jacques finit par avouer à sa famille, saisie d'étonnement, que son intention formelle est de se livrer à la culture des abeilles dont il escompte d'avance un bénéfice certain en s'appuyant sur les chiffres qu'il a entendu énoncer, dans le cours de la journée, par les apiculteurs réunis à X...

Nous devons dire que non seulement la porte mais encore les fenêtres de la chambre ont du être fermées hermétiquement, et ce n'est qu'à voix basse que notre futur apiculteur expose ses plans et ses projets, car, à tout prix, il ne doit pas être surpris dans ses confidences. Le voisin informé ne serait-il pas pour l'avenir le plus redoutable concurrent ?...

Entrecoupé par les phases d'un entretien animé le souper se prolonge plus que de coutume, et contre la coutume encore, personne ne peut se décider, pour l'heure, à aller prendre du repos.

On continue à discuter, on pèse le pour et le contre, chacun se voit son rôle assigné dans l'administration de la future exploitation, l'emplacement propice est même désigné et dès le lendemain, on arrachera les arbustes qui gênent à la place qu'occuperont les mouches à miel, car on a fait choix d'un petit coin obscur et inculte du jardin, qui n'est d'aucun rapport et tiendra éloignées de la maison les abeilles dont il sera ainsi facile d'éviter les piqûres.

Les piqûres !... tout a bien été passé en revue : miel, cire, produit

de la vente, etc... mais personne n'avait pensé aux piqûres. Heureusement le remède vient d'être trouvé.

— Tout est donc pour le mieux, s'écrie Jacques en se levant... puis, fronçant le sourcil et semblant réfléchir, il ajoute... mais il manque quelque chose.

— Quoi ?... s'empressent de demander la femme et les enfants.

— Des abeilles et des ruches,... répond notre homme, d'un ton embarrassé. Enfin, allons-nous coucher, la nuit portera conseil, et demain nous aviserons.

. . . . . .

Le jour venait de poindre, et l'aube, encore une fois humiliée de son rôle de si courte durée dans la nature, s'effaçait dans le néant pour faire place à la merveilleuse clarté dont s'illumine la terre sous l'action des irradiations solaires, quand les volets des fenêtres puis la porte de la maison d'Hapicolas s'ouvrirent, cette dernière livrant passage aux cinq membres de notre famille toujours en proie aux émotions de la veille.

A la tempête de la nuit a succédé ce calme plat, comme disent les gens de mer, où, enfin domptés, les éléments, un instant déchaînés, finissent par se rendormir comme abattus sous le violent effort qu'ils ont déployé dans leur colère.

— La journée sera belle, dit Jacques, en s'adressant aux siens et en interrogeant les nuages, le monde va affluer tantôt à Z... Hâtons-nous donc de passer notre inspection afin de n'être dérangés par personne.

Ceci dit, nos futurs mouchiers entrent dans le jardin et se dirigent vers la parcelle de terrain affectée à l'établissement prochain du rucher.

Ce jour-là en effet est jour de frairie dans la commune, et il n'est guère d'habitant qui, à cette occasion, ne reçoive la visite d'un sien parent ou ami, heureux de profiter de la circonstance pour revoir qui un père, qui une mère, qui un ancien camarade de régiment ou d'atelier, sans parler des réjouissances de toute sorte : danses, concerts, promenades, etc., etc., si recherchées par la jeunesse des campagnes.

Toutefois leur présence au verger ne fut pas longue, car, quelques instants après, la famille tout entière réintégrait son domicile pour procéder au premier déjeuner dont l'heure avait été intentionnellement avancée, par crainte de la venue de quelque gêneur par trop matinal.

Pendant tout le repas, il n'est encore question que de miel, ruches et abeilles, et Jacques, en homme prévoyant, indique à son fils aîné le quatrième peuplier du pré, situé à droite en rentrant, comme devant être sacrifié pour fournir les planches nécessaires à la confection des ruches ; son oreille en effet ne l'a point trompé, quand, à la foire de X..., il a entendu et parfaitement compris que les ruches destinées à produire de grandes quantités de miel, devaient être construites en bois et non pas en paille.

— Et les abeilles, père, où les prendrez-vous, demande le jeune gars, tout fier de donner, pour la première fois de sa vie, son opinion dans une affaire ?

— Les abeilles, mon enfant, ne seront pas difficiles à trouver, j'en connais un essaim logé dans les roches St-Guillaume, nous irons le prendre, et je gage qu'après quelques excursions dans les bois des environs nous finirons bien par en découvrir d'autres, puis, cet été, nous surveillerons les essaims fugitifs qui s'appuieront dans

le voisinage, ou bien nous les arrêterons dans leur vol s'ils viennent à passer près de nous.

Ces dernières paroles étaient à peine prononcées quand deux coups secs frappés à la porte firent tressaillir toute la famille qui se leva en sursaut : tel l'automate sous l'impulsion d'un ressort élastique.

La femme s'empresse de faire disparaître les plats mi-pleins demeurés sur la table, chacun se regarde d'un œil inquiet... enfin, Jacques se décide à aller ouvrir.

— Bonjour tout le monde, s'écrie gaiement le voyageur, en s'introduisant sans façon dans la maison, comme quelqu'un qui n'est point inconnu et pour qui l'accueil ne peut être que sympathique.

— Toi ici, et à cette heure, s'exclamèrent à la fois Hapicolas et son épouse, non sans laisser entrevoir sur leur visage assombri une légère trace de mauvaise humeur.

— Moi-même,... et vous, mes bons enfants, comment va la santé... comme vous voilà grands... et, se disant, il embrasse affectueusement les trois enfants, commençant par le plus jeune, une grosse fillette de huit ans, puis il continue ses accolades en ajoutant : ... et vous cousine... et toi, cousin ?

— Ça ne va pas trop mal, comme tu le vois, répond Jacques un peu remis de sa surprise.

— Vous ne vous attendiez certes pas à me voir aujourd'hui et de si bon matin...

— Assurément non... fait à son tour la cousine, dont la physionomie se rassérène également, et qui se fait un devoir d'inviter le nouvel arrivé à s'asseoir et à prendre quelque nourriture.

— Il y a bien cinq ans que tu n'es venu au pays, dit Jacques,... c'est sans doute la fête d'aujourd'hui qui t'amène.

— Je n'étais en effet pas venu à X... depuis mon retour du régiment... quant à la fête, elle m'intéresse fort peu, le motif de mon voyage, je vous le donne en mille à deviner... Je viens pour acheter des abeilles.

— Des abeilles !... acheter... mais ça ne se vend pas ça, mon vieux, répartit Jacques, ça se donne ou ça s'échange... et peu à peu le cercle se forme autour du cousin comme pour empêcher les paroles qu'il va prononcer d'échapper à la curiosité de toute la famille.

La petite fille elle-même suivant l'exemple de ses parents se rapproche bien près du grand cousin, mouvement que celui-ci prend pour une gentillesse et qui vaut à la petiote un bon baiser.

— Décidément, pense Jacques dont le regard vient de se croiser avec celui de sa femme, le vent souffle aux abeilles, tout cela promet pour l'avenir. puis déridant complètement son visage, il réitère, avec instance, l'invitation déjà faite par sa femme au cousin de s'attabler et de se réconforter un peu.

L'invitation étant acceptée, le cercle se rompt et tout le monde s'asseoit, à l'exception de la femme qui replace sur la table les plats qu'elle en avait si agilement retirés, au moment de l'alerte, et auxquels notre convive ne tarde pas à faire honneur.

## III

Avant de continuer notre récit, nous devons faire connaître au lecteur le nouveau personnage qui vient d'entrer en scène.

Joseph *Hapifilos*, tel est son nom, est un grand jeune homme de 28 ans, célibataire, à mine franche et intelligente.

Nous nous abstiendrons de mentionner les liens de parenté qui unissent sa famille à celle d'Hapicolas, ce détail n'offrant qu'un intérêt secondaire dans le cas qui nous occupe.

Joseph a fait ses trois ans de service militaire d'où il est sorti avec le grade de sergent-major, faveur très rarement accordée aux jeunes gens qui demeurent sous les drapeaux pendant une période aussi courte, mais qu'il doit à sa conduite exemplaire et à son ardeur au travail.

Comme son cousin, fils d'agriculteur, il se fait un honneur de continuer les traditions de la famille en cultivant la terre, malgré les offres avantageuses de ses chefs militaires, et, sans être conseiller municipal de sa commune, il n'en possède pas moins l'estime générale en raison de ses nombreuses qualités et surtout de son excellent cœur.

Appelé tout dernièrement, pour une période d'instruction militaire de 28 jours, dans la bonne ville de M... il fit la connaissance d'un réserviste, agriculteur comme lui, mais, de plus, admirateur passionné des abeilles, et partant apiculteur acharné à ses heures de loisir.

Promptement captivé par les intéressantes démonstrations de son ami sur le rôle de l'abeille dans la Nature, aussi bien que par le récit des mœurs remarquables de cet industrieux insecte, notre sergent-major se prit d'affection pour ces mouches incomparables, et, dès ce moment, forma le projet de faire lui aussi de l'apiculture, et de ne négliger aucune des circonstances capables de favoriser son dessein.

Il mit donc à profit les quelques heures de liberté, obtenues à grand' peine pendant le cours de son service, pour accompagner chez lui son camarade, dont il visita minutieusement le rucher et le laboratoire. En outre, ayant appris que, dans sa ville de garnison, il y avait plusieurs apiculteurs praticiens notoirement connus, il n'eut rien de plus pressé que de s'enquérir de leur adresse et de les aller trouver avec prière de pouvoir inspecter leur établissement.

A tous il se présenta comme un postulant apicole convaincu, à tous également il témoigna d'avance ses remerciements et sa reconnaissance en échange de la faveur qu'il réclamait de leur bienveillance. Hélas !... il est jeune, et sa droiture naturelle le tient dans la plus complète ignorance de la plupart des misères de notre pauvre Humanité ; lui aussi jusqu'à ce jour n'a pas cru à l'égoïsme chez ses semblables... illusion dont il dût bientôt revenir, car chez plusieurs de ces éleveurs d'abeilles, pas du tout prodigues de leur savoir apicole, la réception fut plutôt froide, aussi notre néophyte désabusé se garda-t-il bien de les aller déranger une seconde fois.

Fort heureusement, la nature des hommes n'est pas toute de fai-

blesses et d'égoïsme, car il en fut tout autrement auprès d'un jeune apiculteur, un vrai celui-là, trésorier, récemment démissionnaire, d'une Société d'apiculture française, nouvellement arrivé à M..., doué d'un cœur loyal et fraternel, et jouissant à juste titre de la réputation d'un apiculteur très expert.

Celui-ci poussa même l'amabilité jusqu'à inviter à sa table, à plusieurs reprises, Joseph et son camarade, car ces deux serviteurs de la Patrie avaient tant de choses à se communiquer qu'ils ne se quittaient plus ; de ces réunions fréquentes naquit évidemment une franche cordialité entre ces amis des abeilles, et, devons-nous le dire, il arriva parfois que le service de la Compagnie eût un peu à en souffrir, mais... 28 jours ont une durée si courte... et la vie est si longue... pour quelques uns !

Là, en commun, avec la gaieté de la jeunesse à qui tout semble sourire, on passait en revue les côtés pratique et théorique de la culture de l'abeille, on examinait les chances d'insuccès et de réussite, et finalement on conclut par la solution du problème essentiel des pertes et bénéfices à encourir dans cette industrie.

Tout allait donc pour le mieux, mais la période d'instruction militaire touchait à sa fin, l'heure de la séparation était proche, et un dernier rendez-vous avait été pris pour s'entretenir encore une fois sur les questions apicoles qui n'avaient pu être qu'effleurées durant ces entrevues de combien trop courtes.

Hapifilos, sur les conseils de son mentor, s'était immédiatement abonné à un Journal d'apiculture consciencieusement consacré au développement de cette industrie et à la défense des intérêts généraux des apiculteurs ; toujours sur la même recommandation, il s'était empressé de faire venir un bon *Manuel d'apiculture* qui lui

était revenu par un prochain courrier et à la lecture duquel il passait la moitié des nuits, dans sa chambrette, au grand mécontentement de son collègue peu satisfait d'avoir près de lui une chandelle assez longtemps allumée pour l'empêcher de dormir.

Le jour de la libération venu, un dîner intime, offert par nos deux camarades à leur hôte, dont ils ne savaient trop reconnaître l'extrême complaisance à leur égard, réunit pour la dernière fois ces trois fervents de la cause apicole qui ne se quittèrent que fort avant dans la nuit, mais non s'en s'être réitéré la promesse formelle et réciproque de se revoir au plus tôt.

Nous verrons par la suite que Joseph ne perdit ni son temps ni son argent, et que, s'il eût l'énergie de se soustraire, malgré son jeune âge, aux nombreux divertissements qui s'offraient à lui dans la bonne ville de M... pour reporter ses préférences sur des choses sérieuses, il n'eût plus tard qu'à se louer de sa bonne inspiration.

Un an s'était en effet écoulé depuis les événements que nous venons de raconter, et Joseph comptait par conséquent une année d'expérience dans l'art apicole, quand nous le retrouvons à Z... en quête de paniers d'abeilles destinés à augmenter le nombre de ses colonies qui, sur l'avis de son conseiller de M... ne s'était élevé qu'à deux pour son début.

## IV

— Oui, cousin, je viens acheter ou du moins essayer d'acheter des abeilles, reprend Joseph, en achevant son dernier verre de vin, et tu es dans l'erreur quand tu prétends que ça ne s'achète pas, la preuve en est c'est que, l'an passé, j'en ai moi-même acheté deux paniers et que je connais des apiculteurs qui en ont acheté non pas un ni dix, mais des centaines.

— Des centaines ! dit la cousine,... et que faire de tout cela, grand Dieu !...

— Qu'en faire ?... mais en retirer du miel parbleu...

— Et tout ce miel, demande Jacques, où le vendre ?

— Il faut d'abord commencer par en consommer une bonne partie soi-même, en famille, car, quand on aura mangé du miel avec son pain, il est évident que l'on aura réalisé une économie en s'abstenant d'acheter un autre aliment à sa place. De plus, le miel est un mets très sain, très hygiénique, et il remplace avantageusement le sucre dans bien des circonstances. Le miel n'était-il pas le sucre des anciens ?

On peut encore avec du miel fabriquer du vin qui porte le nom d'hydromel, et, avec ce vin, de l'excellente eau-de-vie qui vaut mieux que les trois-six et les alcools falsifiés qui nous empoisonnent.

Je m'étonne vraiment que toi, qui es débrouillard, tu n'aies pas dejà dans ton jardin quelques colonies d'abeilles.

A ces mots, toute la famille fait un mouvement simultané, et la femme a déjà la bouche ouverte pour répondre, quand, sur un regard impérieux et significatif du maître de la maison, chacun s'empresse de garder le silence.

— J'y ai pensé, répond Jacques, mais c'est tout un embarras, puis le voisin Pierret a eu quelques essaims, et dame, c'est tout mort l'un après l'autre sans donner aucun résultat.

— C'est parce qu'il n'a pas su s'y prendre.

— Il y a aussi le père Mathurin qui en a, ajoute la femme, mais c'est tout juste si, chaque année, il récolte du miel pour en goûter.

— Ce sont des maladroits ou plutôt des ignorants. Voyons cousin, admets-tu que, sur cette terre, nous obtenions quoi que ce soit, sans nous donner un peu de peine et sans qu'il nous en coûte un peu?

— Ma foi non, répond Jacques, en secouant la tête.

— Crois-tu en outre qu'un champ sera bien cultivé entre les mains d'un écrivain quelconque qui, n'ayant jamais touché à la charrue et ayant passé sa vie à feuilleter des livres, ne serait peut-être pas capable de distinguer un épi de froment d'un épi d'orge ou d'avoine?.... A chacun son métier!

— Tu as parfaitement raison.

— Sache donc qu'il en est de même pour l'abeille. Si tu veux pratiquer cette culture avec fruit, il faut absolument la connaître, et pour la connaître il faut l'apprendre.

— Vous parlez comme un oracle, mon cousin, dit la cousine d'un ton pointilleux,.... mais vous.... y connaissez-vous quelque chose ?... en tout cas, il n'y a pas longtemps que vous êtes au courant de toutes ces inventions, car, si j'ai bonne mémoire, il n'avait point été question de tout cela à notre dernière entrevue, et je ne me souviens pas d'avoir vu chez vous la moindre trace de ruche.

— Il n'y a qu'un an que je m'occupe d'apiculture, mais je m'en occupe sérieusement, et j'ajoute que vous pourriez ici vous en occuper tout aussi bien que moi.

Malgré sa grande envie d'approfondir la chose et en homme qui ne livre jamais le fond de sa pensée (habileté qui elle aussi a ses revers), Jacques répond : mais comment s'y prendre... quant à moi je n'y connais absolument rien.

— Quand tu le voudras, l'apiculture n'aura pas plus de secrets pour toi que pour les autres, mais je le répète : il faut savoir s'imposer quelques sacrifices de temps et d'argent.

Ce dernier mot, on n'en doute pas, eut le don de faire grimacer le visage d'Hapicolas, ce dont ne s'aperçut pas Joseph qui, au même moment, prodiguait une caresse au plus jeune des garçons, planté près de lui, les yeux fixés sur sa bouche, semblant guetter la sortie de quelque curiosité.

— Il faut faire comme moi, continue Joseph, j'ai commencé par avoir deux ruches seulement, et les ai soignées conformément aux enseignements contenus dans mon *Manuel d'Apiculture,* et aux conseils que je reçois dans mon *Journal Apicole.*

— Un Manuel... un Journal... murmure Jacques, d'un air sceptique, lui chez qui, à part les livres classiques de ses enfants, aucun imprimé n'est jamais délibérément entré.

— Oui, cousin, on doit d'abord s'instruire par la lecture attentive d'un bon Guide, puis s'abonner ensuite à un Journal spécial pour se mettre au courant des découvertes du jour afin de simplifier sa tâche.

— Est-ce cher tout cela?

— On peut se procurer un bon *Manuel d'Apiculture* au prix de 2 francs, et s'abonner à un Journal, pour un an, moyennant la modique somme de 2 à 3 francs.

— Diable, cela fait déjà cinq francs... et les ruches et les abeilles... et l'imprévu... je vois que c'est une dépense...

— C'est possible, mais c'est une dépense indispensable et bien placée que tu ne regretterais certainement pas.

Dis-moi, pour labourer ton champ, ne te sers-tu pas d'une charrue que tu as achetée, de bœufs que tu as achetés ou élevés, et enfin, pour l'ensemencer, ne te faut-il pas du grain qui te coûte également, sans parler des frais qu'il te faut faire pour récolter?... Mais, ce n'est pas tout, car tu parles de ruches et d'abeilles, ce sont encore là de nouveaux achats...

— Encore... interrompt brusquement Jacques, puis hochant la tête il ajoute: nous ne sommes pas près de récolter du miel, car il nous coûterait cher la livre...

— Pas tant que tu le penses.

— Voyons, quel est le prix d'une ruche?... Pierret m'a dit que çà valait dans les 3 francs.

— Les anciennes ruches, oui, mais je suppose bien que tu ne voudrais pas rester en arrière et que, tout comme moi, tu as assez d'amour propre pour suivre le progrès — Une ruche, à cadres mobiles, comme il t'en faut, se vend 20 francs, chez le fabricant.

— Vingt francs, s'écrièrent à la fois l'homme et la femme, mais... 'est une ruine!

Ne perdez pas de vue qu'une fois cette dépense faite, elle est faite pour longtemps, c'est comme une maison que l'on fait construire d'une façon solide et confortable... Oui, 20 francs, et ce n'est pas un prix exagéré.

— Mais, avec des planches, je me charge d'en fabriquer moi-même de ces ruches, et qui me coûteront bien meilleur marché. Je parie en avoir quatre pour une.

— Mon cher cousin, permets-moi de te dire que tu parles d'une chose que tu ne connais pas... d'abord en as-tu vu quelquefois des ruches du genre de celles que je te signale.

— Non.... dis tout ce que tu voudras, mais tu ne parviendras pas à me faire croire qu'il faille 20 francs pour construire une caisse carrée. Non, je ne veux pas le croire..... et, tout en s'efforçant d'accentuer ses dernières paroles, comme un connaisseur peu décidé à s'en laisser conter, Hapicolas adressa à sa femme un coup d'œil expressif réclamant son approbation, ce que celle-ci lui accorda aussitôt en répétant après lui :... 20 francs ! c'est bien de l'argent, çà !

— Je te demande pardon, Jacques, car quand tu auras pu apprécier par toi-même l'importance du travail qui rentre à l'intérieur de ces ruches, tu seras le premier à reconnaître qne j'avais raison. D'ailleurs, tout comme toi, ma première pensée a été de construire mes ruches moi-même, mais j'en ai été dissuadé par un ami expérimenté qui, je te l'avoue, m'a rendu un grand service.

En effet, peu importe l'aspect plus ou moins coquet de la ruche à l'extérieur, mais les dimensions intérieures doivent être rigoureusement observées à un millimètre près ; or le bois d'une ruche, continuellement exposée dehors aux influences du soleil et de la

pluie, travaille et se tourmente, et si, par ignorance ou manque d'habileté, on n'a pas su prendre les précautions nécessaires, il arrive qu'un beau matin les passages réservés aux abeilles sont ou trop grands ou trop étroits.

— Qu'ils soient trop étroits, fait Jacques, je veux bien que ce soit un inconvénient, car on ne passe pas facilement par une ouverture trop resserrée, mais qu'ils soient un peu agrandis, cela ne doit pas y faire grand'chose, au contraire les abeilles circulent plus à leur aise et ont plus d'air pour respirer.

— Tu te trompes, mon cher cousin, reprend Joseph en esquissant sur ses lèvres un sourire moqueur dont la famille ne saisit pas la portée, car si ton maçon faisait ce que font les abeilles quand tu leur livres un trop grand passage, tu ne serais pas plus capable de passer après qu'avant, attendu qu'elles bouchent immédiatement avec de la cire ou de la propolis toute ouverture laissée trop grande dont elles ont besoin pour leur va-et-vient. Cependant, malgré cette claustration volontaire, et, poussées par un instinct sans égal, ces charmantes petites bêtes savent toujours se ménager une issue.

— Je n'avais donc pas tort en disant qu'une ouverture plus ou moins grande importait peu, puisque tu reconnais que les abeilles trouvent toujours le moyen de se frayer un passage.

— C'est vrai, mais il ne suffit pas de donner aux abeilles la facilité de se mouvoir plus ou moins aisément, il faut surtout chercher à simplifier la tâche de l'apiculteur chargé de les diriger ; or, si tous les cadres contenus dans la ruche sont soudés les uns aux autres ou collés aux parois, comment faire pour changer les rayons de place quand il y a nécessité, sans indisposer les abeilles qu'une ma-

nœuvre bruyante et par trop prolongée ne manque jamais d'irriter et de rendre agressives.

— Mais pourquoi ces cadres, dis-tu, se trouvent-ils adhérents les uns aux autres ?

— Justement, mon cher, parce qu'ils n'ont pas été placés à des distances que l'étude de l'abeille dans son œuvre elle-même a déterminées d'une façon précise, et sur lesquelles il existe une règle stricte d'où nous ne pouvons nous écarter sans insuccès.

— On est donc obligé de remuer souvent les abeilles ?..... peste.., mais cela ne doit pas être en effet très commode... et... gare les piqûres!... ajoute Hapicolas d'une voix moins hardie dont le diapason abaissé produisit sur toute la famille un effet sensationnel, mouvement de frayeur qui n'échappa point à Joseph et le fit sourire de nouveau.

— Les abeilles ne sont pas méchantes, mon cousin, rassure-toi, et ces piqûres dont tu t'inquiètes on les peut facilement éviter, je te le répète, en ne s'y exposant pas ; c'est pour cela qu'il importe à tout prix d'avoir des ruches convenablement construites, comme t'en procureront nos fabricants consciencieux et expérimentés. Cependant si tu te juges assez habile pour en fabriquer quelques-unes toi-même, hé bien, crois-moi, achète d'abord un bon modèle sur lequel tu copieras ensuite aussi exactement que possible, mais je doute fort que tu parviennes jamais à une reproduction irréprochable de l'aménagement intérieur tel qu'il doit être pratiqué, et comme le pratiquent habilement les constructeurs apiculteurs spécialistes.

Commence par l'achat d'une ruche, puis tu en confectionneras une seconde, et si tu réussis à l'imiter parfaitement, ce que je te désire, tu n'auras qu'à continuer à l'avenir, mais pour ta première année,

j'insiste encore, fais en sorte de n'avoir pas plus de deux ruches à cadres mobiles à diriger à la fois.

— Merci de tes conseils, Joseph, peut-être nous déciderons-nous à cultiver des abeilles, mais je crains fort que ce ne soit une trop lourde dépense.

— Non, encore une fois, il suffit de procéder lentement et à coup sûr, sans jamais négliger de faire ce qui doit être rigoureusement fait ; toute économie mal comprise serait une faute à expier par la suite. De même après l'acquisition d'une ruche, il te faut encore acheter de la cire gaufrée afin d'épargner du travail aux abeilles, et surtout les amener à construire des bâtisses régulières dont la manipulation commode te mettra à l'abri de nouvelles piqûres.

— Est-ce cher cette cire ?

— La vraie cire pure d'abeilles vaut 5 francs le kilo toute gaufrée. Pour une ruche il t'en faut environ 2 kilos, en y comprenant les cadres du grenier à miel qu'il est aussi indispensable de garnir de cire gaufrée, d'abord pour obtenir des rayons bâtis perpendiculairement et se procurer en outre des fondations capables de résister au mouvement de l'extracteur, pendant les grandes chaleurs où la cire devient très molle et ne manquerait pas de s'effondrer sous le poids du miel, ce qui serait un très grave inconvénient.

— Qu'est-ce que c'est que l'extracteur ?

— C'est un instrument à l'aide duquel les rayons de miel, disposés intérieurement avec ordre, laissent échapper la substance sucrée qui sort des cellules, repoussée par la force centrifuge dûe à la vitesse du mécanisme tournant dudit appareil, qu'il n'y a pas pour toi nécessité absolue de posséder à ton début.

— Soit... J'en reviens à la cire : tu dis qu'il m'en faut environ

2 k, par ruche. à 5 francs le k. cela fait 10 francs; c'est donc une dépense de 10 francs à ajouter à celle de 20 francs pour la ruche, et, si je sais compter, en voilà pour une somme de 30 francs comme première mise de fonds par ruche.

— Tu peux même dire 32 francs, car il faut tenir compte du prix de transport de la cire, et de l'achat du fil de fer que l'on doit mettre dans les cadres pour maintenir la cire gaufrée dans une position verticale.

— 32 francs !...

— Ce n'est pas tout... et les abeilles !... si tu n'en possèdes pas d'avance, il faut bien, quoique tu puisses dire, en acheter aussi.

— Oh ! pour les abeilles, je m'en procurerai facilement.

— Pas aussi facilement peut-être que tu supposes.

— Il est bien rare que nous ne réussissions pas à recueillir quelque essaim égaré dans nos parages.

— Certainement, en capturant un essaim, tu te procureras des abeilles, mais souviens-toi qu'à l'époque de l'essaimage il est déjà tard pour introduire des ouvrières dans leur ruche, surtout si l'essaim recueilli est un essaim *secondaire*, c'est-à-dire échappé du logis en deuxième envolée, même pendant les derniers jours de la grande miellée.

— Qu'ariverait-il donc à ces abeilles ?

— Il arriverait, mon cher, que tu serais peut-être obligé de les nourrir si une sécheresse prolongée venait à se produire à la fin de l'été et pendant l'automne, brûlant toutes les fleurs et refusant de la sorte toute picorée aux abeilles. Ce nourrissement serait pour toi une grande peine et à la fois un surcroît de dépenses.

— Encore !... et que faire donc ?

— T'éviter cet aléa en achetant chez un apiculteur consciencieux un ou deux bons paniers d'abeilles, bien peuplés, de l'année précédente et garantis intacts de toute maladie contagieuse.

— Combien coûte un panier d'abeilles ?

— Un panier d'abeilles en bon état vaut de 15 à 20 francs selon son poids.

— 20 francs !... 32 francs et 20 francs font 52 francs... y penses-tu, Joseph... 52 francs pour une ruche d'abeilles !... tu exagères... mais toi-même, dis moi, as-tu pu consentir à de tels frais ?

— Assurément, mon cousin, et je ne le regrette pas. Inutile de revenir sur ce que je t'ai dit tout à l'heure, à savoir qu'ici-bas on n'a rien de rien. — Voyons, suis bien mon raisonnement : si, chaque année, tu vends le produit de ta récolte, soit, pour deux ruches, une moyenne de 160 livres de miel, à 50 centimes l'une, tu obtiens un rendement de 80 francs représentant l'intérêt de ta première mise de fonds qui est de 100 francs.

Crois-tu qu'une somme de 100 francs qui rapporte, par an, 80 francs soit le fait d'un mauvais placement ? Abaisse, si tu le veux, mes évaluations, suppose que tu ne récoltes que 130 et même 100 livres de miel, cela te fait encore un produit de 50 francs — soit donc un placement à 50 pour cent, comprends-tu maintenant pourquoi il n'y a pas à regretter le débours d'une somme de 100 francs qui rapportera un bénéfice de 50 francs, tandis qu'en ne dépensant rien on ne recueilleras rien.

Maintenant excusez-moi, mes chers amis, il est temps de poursuivre ma route, je me rends à Apiville et il me reste encore six longs kilomètres à parcourir.

— Tu va acheter des abeilles ?

— Oui, on m'a dit que M. Lardeur, l'instituteur d'Apiville m'indiquerait un ou plusieurs vendeurs.

— Je connais bien M. Lardeur... s'occupe-t-il d'abeilles lui aussi ?

— Je crois bien, il est à la tête d'un superbe rucher de 20 à 25 ruches mobiles au moins, et le miel qu'il fait vendre dans la contrée est de toute beauté et de qualité supérieure.

A ces mots, Jacques et sa femme échangèrent un regard dont l'expression leur révéla à tous les deux qu'une même idée venait d'éclore dans leur cerveau, et, à un clignement d'œil tout à fait significatif de l'homme, la femme répondit par un signe de tête qui voulait dire : Je comprends.

— Avant ton départ, donne-moi donc l'adresse d'un fabricant de ruches et de cire gaufrée, ainsi que celle d'un marchand d'abeilles.

— Volontiers, mon cousin, répond Joseph, et sortant la main de sa poche, il ajoute : tiens, ça se trouve à merveille, j'ai précisément sur moi le dernier numéro paru de l'un de mes journaux d'apiculture, car j'en lis plusieurs ; prends-le, tu y trouveras non pas une mais plusieurs adresses de fabricants, tu consulteras leurs prix, je les connais en partie tous, ils sont consciencieux, tu peux t'adresser à eux en toute sécurité, leur fabrication est à peu de choses près la même.

Du reste si tu as besoin de plus amples renseignements, écris-moi ou plutôt viens me voir, ce sera pour moi une occasion de recevoir ta visite et pour toi une circonstance favorable pour t'instruire en inspectant mon rucher. En tout cas, je me ferai toujours un sensible plaisir de te rendre service, ne fût-ce que pour faire de toi un célèbre apiculteur.

En prononçant ces derniers mots, d'un geste amical, il frappe sur

l'épaule de Jacques qui ne peut s'empêcher de manifester son scepticisme par un hochement de tête répété, puis il embrasse la cousine et les enfants, et saisissant le loquet de la porte il se retourne vers Hapicolas, et dit en lui serrant la main : Souviens-toi des explications que je viens de te donner; grave bien dans ta pensée qu'elles ne sont pas le simple exposé de mes idées personnelles, mais plutôt l'expression de la plus pure expérience... Au revoir donc... et à bientôt.

. . . . . .

Après avoir salué la famille de la main une dernière fois, Joseph s'éloigne d'un pas rapide, car il n'avait pas prévu ce long retard pendant le cours de son excursion.

Cependant il s'en va le cœur content, comme quelqu'un qui vient de commettre une bonne action, et non sans ressentir dans son for intérieur une petite pointe de fierté en pensant que son plaidoyer vient d'être celui d'un véritable apôtre. Or, l'œuvre d'un apôtre, en considérant purement et simpliment la cause défendue, est toujours méritoire.

Il a donc bien mérité de l'apiculture, et c'est animé de la plus ferme intention de recommencer à la première occasion ses modestes conférences apicoles qu'il hâte encore le pas, car l'heure matinale est avancée et la journée sera bien vite passée.

De temps en temps cependant il ne peut s'empêcher de s'arrêter pour contempler les rares fleurs du buisson et examiner de près les quelques abeilles butineuses occupées à recueillir le pollen qu'elles emmagasinent pour le printemps prochain. Il s'approche d'elles et les regarde pour connaître leur race et enfin leur donner en passant un gage de sympathie enfermé dans son regard bienveillant et amical.

. . . . . .

Quant à notre famille, fidèle à ses principes d'extra-discrétion, elle a attendu avec prudence que la silhouette du cousin ait complètement disparu, bien loin, au tournant du chemin, pour rentrer au logis.

De nouveau les portes et les fenêtres sont hermétiquement fermées, et la conversation s'engage en de nombreux commentaires sur le récit et les conseils du cousin Hapifilos.

## V

Le son de la cloche annonçant la fin de l'Office paroissial venait de s'éteindre, après avoir invité les échos d'alentour à s'unir à ses joyeux accents pour convier à la fête du jour tous les habitants de la contrée ; déjà la foule des promeneurs, mise en joie par les rayons d'un beau soleil d'automne, arrivait de tous côtés en caravanes aux toilettes multicolores, donnant à la petite cité de Z... un air de gaieté inaccoutumé, quand, se frayant un chemin à travers les groupes, une femme, portant des manchettes et un tablier d'une éclatante blancheur, s'arrête au coin de la place publique.

A quelques pas derrière elle, un jeune homme la suit, poussant devant lui une petite voiture à bras fraîchement peinte et recouverte d'une grande toile imperméable et de couleur écarlate.

La femme fait signe au jeune homme de s'arrêter et, après l'échange de quelques mots entre eux. Celui-ci range la voiturette dans l'emplacement qui vient d'être choisi et que, d'un coup d'œil rapide, nos deux voyageurs ont jugé favorable.

L'aspect de ce véhicule bariolé ainsi que la tenue voyante de cette

femme qui procède à l'installation des objets qu'elle va vendre ont tôt fait d'exciter la curiosité des passants, car déjà un grand cercle s'est formé autour de ces deux nouveaux venus.

A ce moment retentit dans les airs la symphonie discordante et à la fois étourdissante des cuivres et des tambours installés sur le champ de foire, et il n'est pas jusqu'aux violons qui ne jettent aux vents leus frétillants accords : signal impatiemment attendu par la jeunesse.

Favorisée par un temps magnifique la fête bat son plein et le nombre des arrivants grossit toujours ; musique, danse, jeux divers, attractions et divertissements de toute sortes... rien ne manque au tableau, aussi l'animation est-elle grande dans les rues de Z...

Cependant on aperçoit, là-bas, à l'angle du champ de foire, une masse noire qui semble se désagréger sans cesse : tel, aprés sa course folâtre, un essaim d'abeilles en mouvement sur la branche où il repose, un instant avant de reprendre son vol.

Malgré tout, le calme paraît régner dans cet endroit formant ainsi contraste avec le tapage d'alentour.

Une femme est là qui s'adresse au public, lui recommandant d'une façon toute spéciale la marchandise qu'elle tient exposée sous ses yeux et qu'un jeune homme alerte lui aide à envelopper et à remettre au client.

Nos lecteurs ont certainement reconnu la femme aux manchettes blanches et le jeune homme à la voiturette.

Ce sont des marchands de miel et de produits apicoles.

Leur étalage est modeste, mais avec quelle netteté et quelle grâce tout est présenté. Pots de miel, pains de cire, bouteilles d'hydromel et de liqueurs au miel, chocolat et bonbons au miel, tout est dis-

posé sur la tablette avec ce goût et ce talent que l'on ne rencontre d'habitude qu'aux devantures des magasins des grandes villes. Aussi la vente est-elle fructueuse car la mère et le fils ne peuvent satisfaire assez vite aux demandes des acheteurs toujours de plus en plus nombreux.

Soudain un homme de haute taille bousculant tant soit peu la foule arrive jusqu'à la petite voiture ; là, il examine minutieusement tous les objets les uns après les autres puis se met à harceler la marchande de nombreuses questions auxquelles celle-ci, malgré sa bonne volonté, se trouve absolument empêchée de répondre pa suite de l'empressement qu'elle doit déployer auprès de ses clients.

Notre homme désappointé se retournant alors vers sa famille qui vient de le rejoindre adresse à son épouse quelques paroles à voix basse, puis tous les deux, suivis de leurs trois enfants, se rapprochent de la marchande et se décident enfin, après une longue hésitation, à acheter un petit pot de miel sur lequel on lit l'inscription suivante : « *Miel extra-fin — Lardeur, apiculteur, à Apiville.* »

Son emplette une fois faite, notre famille allait se retirer pour continuer sa promenade, quand *Hapicolas*, (car c'est lui-même dont nous venons de narrer la tentative infructueuse près de la vendeuse de miel,) pousse le coude à sa femme et lui fait signe d'écouter la conversation de plusieurs braves campagnards campés auprès d'eux et en train de converser sur les abeilles, le miel et sa production.

Passé maître dans l'art de capter les entretiens d'autrui, comme nous l'avons vu précédemment, Jacques ne fût point aussi chanceux ce jour-là qu'à la foire de X..., car le bruit et les clameurs du public joints au son de plus en plus aigu des fanfares ne permirent pas à

ses oreilles de saisir les paroles de ses voisins, et la foule devenue houleuse finit par obliger la famille à abandonner son poste.

Force leur fut donc à tous de s'éloigner, et ce non sans regret.

. . . . . .

Maintenant, laissons la fête poursuivre son cours, pour nous reporter à Apiville où nous retrouvons notre notre ami *Hapifilos* abandonné aux douceurs et aux charmes d'une discussion amicale sur l'apiculture avec son éminent collègue et maître.

## VI

Le moment est venu de faire connaître cet instituteur modèle qui, depuis 20 ans, à Apiville, se dépense sans compter à l'éducation morale et physique de ses concitoyens et au bien-être desquels il voue sa vie entière.

Bien des fois un avancement mérité lui a été proposé, mais fidèlement attaché à ce pays, qu'il a fait sien, par les liens indissolubles d'une sincère confraternité, il a toujours repoussé les offres de ses supérieurs. Sans ambition personnelle, il préfère vivre en paix, entouré de l'estime publique, que de rechercher, dans une brillante situation, les honneurs souvent acquis au prix des plus pénibles sacrifices.

M. *Lardeur* est cependant un homme érudit, mais sa modestie surpasse encore sa science, et voilà un des motifs qui le retiennent à Apiville. Il en est peut-être un autre, mais nous n'osons l'affirmer..... cependant nous serions tentés de croire que ses chères abeilles butinant dans une région très mellifère y sont, pour une *toute petite* part, dans sa résolution inébranlable de ne point quitter sa commune.

Apiville en effet, comme site, est une bourgade charmante et, disons-le, coquette à la fois ; située au pied d'une longue colline qui la protège contre les vents impétueux et glacials de l'Ouest et du Nord, elle semble tout indiquée pour fournir aux abeilles les avantages hygiéniques et propices à la récolte abondante du nectar. Baignée par un cours d'eau sinueux, aux rives ombrageuses, dont le lit n'est jamais à sec même sous l'influence des plus terribles sécheresses, elle jouit d'une brise continuelle qui, durant l'été, conserve aux fleurs leur fraîcheur et partant aux abeilles un butin facile.

Il y a dix ans, M. Lardeur n'était point initié à la science apicole, tout ce qu'il savait de l'abeille et de son admirable travail se résumait en ce que savent généralement ceux qui ont fait quelques études sur l'histoire naturelle.

Voici comment il devint apiculteur.

A un kilomètre d'Apiville habite dans un village un propriétaire du nom de *Lonquessat* que le hasard ou plutôt la bonne fortune mit à même, il y a quelque quinze ans, d'acquérir certaines notions sur l'apiculture mobiliste. Ce fut à l'époque de son mariage. Précisément dans la commune où résidait sa fiancée, à quelques pas à peine de l'habitation de celle-ci, un de nos premiers apiculteurs constructeurs français possédait un établissement apicole de premier ordre.

Ce fut donc chez ce dernier que M. Lonquessat apprit à connaître un peu l'abeille et les principaux soins que tout apiculteur est appelé à lui donner dans la pratique mobiliste, c'est-à-dire dans la culture rationnelle qui, nous le savons, consiste pour l'homme à aider ses ouvrières en s'inspirant de leur merveilleux instinct et en facilitant intelligemment leur tâche par l'application judicieuse de procédés nouveaux.

Quelque temps après son mariage notre propriétaire n'eût rien de plus pressé que d'installer sur son domaine un superbe rucher, et dès la première année de ses armes apicoles il présidait à la direction de dix colonies. C'était, avouons-le, pour un début, précipiter un peu trop les choses, car si l'amabilité de son ancien voisin, l'apiculteur-constructeur, l'avait gratifié de quelques données théoriques mais entièrement superficielles sur la culture de l'abeille, il manquait évidemment de cet élément indispensable qui prend sa source dans la pratique et l'expérience.

Mais, peu lui importait, bonne ou mauvaise récolte..., M. Lonquessat poursuivait avant tout un but capital, et ce but il l'avait atteint en devenant le promoteur et le propagateur d'une science nouvelle dans sa contrée.

C'était certainement là pour lui un mérite, mais notre apiculteur, dépourvu de la plus élémentaire instruction, avait pris son œuvre de si haut qu'il en était arrivé à se comparer à ses abeilles en se considérant parmi ses semblables comme un homme incomparable. Son infatuation le poussa même jusqu'à communiquer à la Presse régionale des lignes, véritables élucubrations, dont quelques-unes virent cependant le jour grâce à la bienveillance d'un dévoué correcteur dont il ne reconnut même pas, tant était grande son insuffisance, la généreuse intervention.

Empressons-nous pourtant de reconnaître les deux qualités dont la Nature l'avait doué : Brave jusqu'à la témérité, il affrontait les abeilles, les mains nues et le visage découvert, sans souci de leurs attaques, et enfin il possédait un épiderme exceptionnellement trempé, sorte de cuirasse qui, au moment des plus grandes colères, défiait les dards les plus effilés et les rendait pour lui inoffensifs. Et

c'était fort heureux, car il approchait ses pauvres ouvrières avec une telle brusquerie, qu'il n'ouvrait jamais une ruche sans recevoir immédiatement le juste châtiment de son ardeur intempestive ; mais c'était au contraire pour lui un triomphe, et sa fierté ne connaissait plus de limites quand il voyait en fuite ses bons voisins sous la furie de ses abeilles, furie que lui seul provoquait par sa maladresse.

Personne n'osait plus l'accompagner au rucher, et, détail curieux, il croyait, le pauvre homme, dans son inconscience, les abeilles absolument dans leur rôle naturel quand il les voyait irritées et défendant avec acharnement l'approche de leur habitation.

Les abeilles... c'était la terreur du pays, déjà les légendes les plus étranges circulaient de bouches en bouches dans toute la contrée, et il n'y eût pas jusqu'au mot de sorcier qui ne fût discrètement prononcé ; les enfants mêmes pour se rendre à l'école faisaient de longs détours afin d'éviter toute rencontre avec les méchantes bêtes de M. Lonquessat.

Il y avait déjà quelques années que durait cette panique et que ces rumeurs allaient leur train quand, un beau jour, notre dompteur d'abeilles reçut la visite de son instituteur.

Celui-ci s'était procuré tout récemment un livre qui traitait longuement de la douceur des abeilles, et après l'avoir lu et relu il prit enfin le parti d'aller par lui-même constater lequel des deux avait raison, de l'auteur de son livre ou de M. Lonquessat.

Quel ne fut pas l'étonnement de ce dernier quand M. Lardeur lui proposa de se rendre auprès de ses abeilles !

— Quoi, lui dit-il, vous oseriez ?

— Et pourquoi pas, fit notre impassible instituteur.

Leurs deux tempéramments étaient bien en effet tout ce qu'il y a

de plus opposé, autant l'un était brouillon et inexpert, autant l'autre était calme et pondéré dans ses actes.

On se transporte donc au rucher et, là, l'instituteur aborde les abeilles avec toute la modération et la délicatesse recommandées par son auteur en pareille circonstance.

Quelques abeilles habituées aux brutalités de leur maître essayèrent bien de se défendre, mais désarmées par l'extrême douceur des mouvements de leur visiteur, elles se laissèrent inspecter avec la plus grande tranquillité.

Il y eut un véritable changement de décor à vue quand passant à uneautre ruche M Lonquessat se mit en devoir de l'ouvrir lui-même, aussitôt en effet l'air se remplit de ces petits cris à la fois stridents et plaintifs bien connus des apiculteurs qui ont eu à supporter parfois le courroux de leurs abeilles.

L'expérience fut recommencée et le résultat fut le même : calme des abeilles pendant l'opération de M. Lardeur ; irritation aiguë durant le tripotage de M. Lonquessat.

Décidément le vieil apiculteur praticien (?) devait s'incliner devant son élève, car le succès de la journée restait entièrement acquis à ce dernier. Ajoutons de suite que ce succès ne fut point le dernier, et ce fait se propagea très vite dans le village, car informés de l'intention de leur instituteur un certain nombre d'enfants, accompagnés de leurs parents, avaient assisté à la scène que nous venons de décrire, à travers les branches écartées du buisson servant de clôture au terrain sur lequel les ruches étaient établies.

Peu de temps après cet événement, Apiville comptait un second apiculteur, et M. Lardeur installait dans son jardin deux magnifiques ruches, arrivées dernièrement de chez un apiculteur construc-

teur en renom, et dans lesquelles il venait de loger deux non moins magnifiques colonies d'abeilles transvasées d'un panier vulgaire acheté dans le voisinage.

Trois ans plus tard le rucher de l'instituteur d'Apiville se composait de 15 colonies en pleine force et en plein rapport, et progressivement leur nombre s'accrût jusqu'au jour où notre ami Hapifilos eut l'avantage de lui rendre visite et où nous le rencontrons en tête à tête avec lui.

Quant à M. Lonquessat il ne pût jamais pardonner à son élève, comme il l'appelait, d'avoir pu surpasser son maître, et son esprit étroit et jaloux l'amena jusqu'à se permettre sournoisement quelques attaques injustes et déplacées envers M. Lardeur qui, de son côté, fort du jugement de l'opinion publique, n'y répondit que par le mépris du silence.

Possesseur d'une bibliothèque apicole très complète, lecteur assidu de plusieurs Journaux ou Revues d'apiculture, notre instituteur devint un apiculteur très expérimenté, et à la période de terreur succèda bientôt, sous ses auspices, une ère de confiance qui fit naître dans le pays une phalange relativement nombreuse d'éleveurs d'abeilles et de producteurs de miel. Tous groupés autour de leur maître en une petite société fraternelle, ils ne savent actuellement comment témoigner leur reconnaissance à leur instituteur et ne cessent de proclamer les bienfaits de l'apiculture, car ils trouvent chaque année à leurs produits un écoulement facile, tant parmi leurs relations personnelles que par l'intermédiaire de la vendeuse intelligente et déjà réputée que nous avons vue à l'œuvre à la frairie de Z... et qui, pendant la saison, parcourt la contrée pour y vendre leur miel : entreprise entièrement dûe à l'initiative de M. Lardeur.

Après une entrevue beaucoup plus courte qu'ils ne l'auraient souhaitée réciproquement, après avoir dégusté un bon verre d'hydromel, nos deux apiculteurs durent se séparer : Hapifilos satisfait de sa réception et des renseignements qu'il désirait pour son achat d'abeilles, et M. Lardeur enchanté d'avoir rencontré un collègue plein d'avenir et imbu des mêmes principes que lui sur la culture de l'abeille.

## VII

Deux années se sont écoulées depuis les événements que nous venons de raconter, deux années, bien longues, mais dont il nous a fallu attendre patiemment la fin avant de pouvoir constater définitivement les résultats obtenus en apiculture par le héros de ce récit, par ce brave Hapicolas dont nous avons esquissé déjà les tergiversations et les indécisions avant de s'adonner à la culture de l'abeille.

Loin de nous la pensée de lui imputer à mal les précautions excessives dont il a préalablement cherché à s'entourer, aussi bien que les combinaisons multiples auxquelles son cerveau a donné le jour afin d'en arriver à procéder le plus adroitement et le plus économiquement possible.

Certes nous n'aurions jamais eu la pensée de retracer les errements de cet homme encore plus méfiant peut-être que parcimonieux, car l'économie est une qualité, pour ne pas dire une vertu, pourvu toutefois que poussée à l'extrême elle ne dégénère pas en un vice très commun de nos jours : l'avarice.

Mais le cas de notre apiculteur devient fréquent et par là-même

contagieux, et celui-ci est d'autant moins excusable qu'il a reçu les plus sages avis et les renseignements les plus complets sur l'entreprise qu'il allait faire. Il y a là un exemple pernicieux, et si nous avons écrit cet opuscule c'est dans le but purement charitable d'empêcher les apiculteurs novices, qui auraient une tendance à s'engager dans une pareille voie, de perdre leur temps et leur argent tout en jetant sur une industrie aussi captivante que lucrative un discrédit mmérité.

. . . . . .

Que fit donc Hapicolas ?

Tout le contraire de ce que l'avaient invité à faire les apiculteurs praticiens près desquels il chercha à s'initier.

Après son entretien avec le cousin *Hapifilos*, ce fut instinctivement chez M. *Lardcur*, l'instituteur d'Apiville, qu'il porta ses premiers pas. Nous avons déja fait connaître la physionomie sympathique de cet apiculteur distingué, aussi nous abstiendrons-nous d'entrer dans les détails des deux ou trois entrevues durant lesquelles le praticien fit les plus louables efforts pour inculquer à l'apprenti la science et les conseils d'un Maître.

Quelque temps après ce fut le cousin Hapifilos qui à son tour reçut la visite de son cher parent ; là encore ce dernier fut à même de bénéficier des plus salutaires leçons dont il ne sut malheureusement pas tirer parti. Il alla en outre consulter quelques apiculteurs notables des environs, partout il reçut bon accueil et partout les meilleures notions apicoles lui furent prodiguées.

M. *Lonquessat* lui-même ne fût point oublié, mais ce fut pour notre novice une bien mauvaise inspiration que celle qui l'amena chez ce tripoteur d'abeilles qui, dans sa vanité froissée et dans sa

rancune contre tous ses collègues en général et son voisin d'Apiville en particulier, lui insinua les plus funestes idées et lui enseigna des théories aussi saugrenues que regrettables.

Le premier conseil donné fut naturellement celui de construire soi-même ses ruches... système le plus sûr et à la fois le plus économique. En se faisant son propre constructeur Hapicolas devait, à n'en pas douter, trouver le moyen de se procurer, avec une certaine somme, une douzaine de ruches et plus, tandis qu'avec cettte même somme à peine aurait-il pu acheter 3 ou 4 ruches chez un fabricant apiculteur.

C'est pourquoi, prendre un mètre, mesurer extérieurement les parois d'une ruche modèle, inscrire sur un feuillet de papier les autres dimensions ainsi que celles des cadres bas et hauts, fut trouvé par notre élève de la plus élémentaire simplicité, et, tout en remerciant son maître M. Lonquessat, il n'eût pas le moindre doute sur les résultats merveilleux qui l'attendaient comparativement à ceux de ses collègues.

Succès et prix réduits... n'était-ce pas en effet l'idéal?... aussi... fi du cousin,.. fi de l'instituteur, pensa-t-il bien des fois tandis que le rabot à la main il dégrossissait les planches, insuffisamment sèches des beaux peupliers de droite du pré, dont le front altier avait dû s'abaisser et même disparaître pour le service de plusieurs Majestés royales...

Pour qui me prennent-ils donc, maugréait-il, en me conseillant une folle dépense de 50 francs et plus pour un objet qui me coûtera à peine dix francs?... et tout en varlopant ses planches il continuait de philosopher... et l'humanité tout entière lui apparaissait plus avide de luxe et plus orgueilleuse que jamais, car personne au monde n'eût été capable de le dissaduer que l'argent ainsi gaspillé n'était pas

le fait d'un amour-propre déréglé... histoire d'en conter au voisinage et de se faire prévaloir.

Mes ruches, il est vrai, ne seront peut-être pas aussi bien faites par moi que par un ébéniste, mais je me demande un peu, songeait-il toujours en brandissant le marteau, si les abeilles qui se trouvent à merveille dans un tronc d'arbre vermoulu et souvent humide ne seront pas mieux logées dans les boîtes spacieuses et saines que je leur construis.

L'hiver touchait à sa fin et déjà la nature s'apprêtait à fêter, dans son joyeux renouveau, le retour du printemps quand, un beau matin, Hapicolas fut informé de la mort d'un sien vieil oncle dont il était l'unique héritier : héritage peu important mais dont nous sommes obligé de parler, par suite de cette circonstance, heureuse pour le neveu, que celui-ci devenait ainsi propriétaire de six belles colonies d'abeilles logées partie dans des ruches en paille partie dans des troncs d'arbres.

Quelques mois auparavant Hapicolas avait bien prié son oncle de lui céder deux ou trois de ces colonies, mais ni les prières, ni les promesses ni l'argent même n'avaient pu vaincre l'obstination du vieillard qui redoutait avec le départ de ses mouches une catastrophe inévitable.

Hapicolas possédait donc des abeilles, des ruches il s'en était construit quatre durant l'hiver, il ne lui manquait plus que de la cire gaufrée pour installer définitivement ses ouvrières.

Le mois d'avril était proche, or notre apiculteur se souvint que ses conseillers d'antan lui avaient indiqué cette époque de l'année comme étant la plus propice pour opérer le transvasement d'une colonie logée en panier vulgaire dans une ruche à cadres.

En raison de son inexpérience, Hapicolas n'était point sans éprouver quelque appréhension sur le résultat d'une opération aussi délicate que celle d'un transvasement, aussi se décida-t-il à aller consulter son mentor de prédilection : M. Lonquessat, d'autant plus que, celui-ci possédant des feuilles de cire gaufrée, il n'aurait pas de la sorte à se préoccuper d'en faire venir de chez un fabricant.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur épargner le récit des conseils prodigués à son élève par le maître, toujours est-il que huit jours après cette entrevue, un certain matin, au lever du jour, quatre colonies, surprises dans leur quiétude habituelle étaient brusquement précipitées dans les boîtes construites par Hapicolas, n'y trouvant pour s'y installer que des cadres vides au haut desquels cependant était suspendue une bandelette de cire gaufrée, large de 3 centimètres environ, dite amorce.

C'était un bien maigre confortable pour les pauvrettes, une bien pénible perspective, étant donné la multitude de fleurs à visiter et le nombre prodigieux de kilomètres à parcourir avant de pouvoir reconstituer les bâtisses luxuriantes de berceaux et de nectar qu'on venait de leur ravir.

Elles avaient cependant tort de se lamenter ces chères bestioles car deux heures après leur introduction dans leur nouveau logis elles reçurent attachées dans des cadres quelques parcelles de leurs anciennes bâtisses où gisaient des miliers de jeunes abeilles, l'avenir et l'espoir de la ruchée, victimes de l'ignorance de l'opérateur qui sans s'en douter leur avait donné la mort en les laissant exposées au froid pendant un long espace de temps.

Nous n'insisterons pas sur l'agencement intérieur pratiqué par

Hapicolas en cette circonstance, il nous suffit de faire connaître à nos lecteurs que des cadres, remplis de débris pendants de couvain mort et de cellules vides ou pleines de miel, maladroitement fixées en sens contraire la tête en bas, furent placés pêle-mêle dans la ruche les uns à côté des autres, sans ordre et sans distance déterminée.

On peut juger de ce qu'il advint à la suite d'un tel désordre.

Pauvres abeilles !... où devait les conduire un aménagement aussi anormal et aussi contraire à l'hygiène !

Quelques jours après cette installation, notre homme voulut jeter un coup d'œil à l'intérieur de ses ruches, mais déjà les abeilles avaient commencé à réparer, dans la mesure de leurs forces, cette organisation *contre nature*, et le tout soudé ensemble ne permettait plus au visiteur inexpert de distinguer aucun détail à travers cette masse compacte qu'on lui avait pourtant dépeinte comme devant se prêter facilement à la manipulation.

Par la même occasion les greniers à miel furent superposés à tout hasard et avec hâte, car les abeilles, rendues furieuses par le crépitement sec produit par le décollement des toiles liées au-dessus des cadres par la propolis, ne laissèrent à leur coadjuteur que le temps juste d'appuyer les hausses sur le corps de ruche, de les recouvrir précipitamment avec les toiles, et ce, non sans laisser béantes quelques fissures à l'aide desquelles elles ne manquèrent pas plus tard d'aller respirer l'air frais du chapeau de la ruche, véritable belvédère où le bien-être détermina un certain nombre d'entre elles à élire domicile.

Favorisées par une miellée extraordinaire deux de ces colonies fournirent malgré tout quelques livres de miel qui, venant s'ajouter

à la modique récolte des deux autres ruches fixes en réserve, donnèrent à la famille l'occasion si impatiemment attendue de savourer le produit de ses ouvrières ; mais d'un commun accord il fut décidé que l'on tairait ce résultat afin d'éviter toute concurrence dans le voisinage.

Aussi quelques habitants de la commune, venus pour acheter du miel, furent-ils malencontreusement éconduits sous prétexte que la récolte avait été nulle.

Excellent moyen de se former une clientèle et de propager autour de soi l'usage du miel !!.....

D'hivernage il ne fut point question, car, absorbé par ses autres travaux de culture, Hapicolas ne pensa même pas à se rendre compte de l'état dans lequel se trouvaient ses abeilles avant la dure traversée de l'hiver.

L'automne passa, et, au mois de Janvier, ayant rencontré M. Lonquessat, Hapicolas se crut, d'après les conseils de son maître, dans l'obligation de nourrir ses abeilles et, dès la fin de Janvier, il distribuait à ses ouvrières une pitance de sirop de sucre que sa ménagère avait eu soin de rendre aussi liquide que possible afin d'en augmenter la quantité.

Il s'ensuivit un pillage terrible dans ce petit rucher révolté, et les abeilles des ruches fixes ne furent pas les moins actives dans ces déprédations néfastes.

Hapicolas, en présence du va et vient continuel accasionné par ce pillage, se réjouissait de voir la vigueur extraordinaire de ses mouches qui ne se lassaient pas de travailler, alors qu'il avait appris à la dernière foire d'Apiville que celles de M. Lardeur demeuraient recluses dans leur habitation.

Attendons le moment de la récolte, se disait-il en lui-même, et nous verrons bien l'attitude de tous ces madrés qui voulaient m'enjôler et me lancer dans des frais énormes, je me charge de leur prouver qu'on peut se passer de leurs fabricants de toute sorte aussi bien que de leurs journaux et de leurs livres.

Après de trop nombreuses opérations du genre de celles que nous avons racontées plus haut, l'époque de la récolte arriva en effet mais tel l'ouragan dévaste tout sur son passage, telle la mort avait fait son œuvre au rucher de l'inforutné mouchier.

Déja affaiblies par un commencement de peste, émanant du couvain mort introduit l'année précédente dans leur ruche, les abeilles malades avaient pu néanmoins résister jusqu'à l'hiver, car l'abondance du nectar dans les fleurs les avait soutenues et leur avait permis de lutter contre le fléau qui les menaçait. Mais à la suite du pillage, provoqué par un nourrissement prématuré et intempestif, ainsi que du refroidissement résultant de l'introduction, par une froide température, de sirops malsains , les abeilles retombèrent dans un grave état d'épuisement et de faiblesse ; deux ruchées devinrent orphelines, et la pourriture du couvain ayant engendré la loque tant chez les pillées que chez les pillardes, ce fut un désastre général, l'été suivant durant lequel les six colonies du vieil oncle défunt subirent le même sort que leur ancien maître.

. . . . . .

Nous étions alors à la fin de mai 1900.—. Quelle détermination a prise depuis cette époque notre apiculteur désappointé... nous l'ignorons, mais si jamais ces lignes lui passent sous les yeux, qu'il se souvienne bien de ceci : c'est que les apiculteurs expérimentés et

ne reculant jamais devant un sacrifice de peines ou d'argent essuient parfois des revers, à plus forte raison,comment un novice abandonné à lui-même et réfractaire à toute idée de progrès pourrait-il réussir ?

Dans notre livre « *L'Apiculture en France au commencement du XX^e siècle* » voici ce que nous disons au chapitre, « *L'Apiculture à la portée de tous* » : « L'apiculture est une science dont les portes « restent ouvertes en grand à tout le monde. Cependant il est de no- « tre devoir de rappeler aux personnes désireuses de cultiver l'abeille, « qu'elles doivent préalablement se livrer à une étude assez appro- « fondie de cet art qui lui aussi a ses secrets et ses difficultés à sur- « monter. Il nous faut absolument apprendre l'apiculture avant de « la pratiquer. »

Oui, nous devons apprendre l'apiculture en écoutant les avis qui nous sont donnés par des praticiens reconnus ou par la voix de nos Journaux et Livres Apicoles.

Aidons soigneusement nos abeilles, elles nous produiront du miel... et ce miel, en en propageant l'usage bienfaisant, nous retirerons de sa vente un assez beau bénéfice ; mais là encore il nous faut absolument faire ce qui doit être fait et suivre attentivement les conseils que nous sommes à même de recueillir — ils sont nombreux — il suffit, à l'encontre d'Hapicolas, de leur ouvrir nos oreilles et de leur prêter notre bonne volonté.

C'est à ce prix seulement que nous arriverons au succès !

FIN

Petite Imprimerie Vendéenne. — La Roche-sur-Yon. — 1944

18